Victor Dumas

Gloires et merveilles de Notre-Dame des Victoires.

BX1533
P2D8

LIBRARY OF PRINCETON
THEOLOGICAL SEMINARY

GLOIRES ET MERVEILLES
DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES

UN TRIPLE PRODIGE

DU A L'INTERVENTION
DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
EN SON SANCTUAIRE
DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES
ET EN CELUI DE LOURDES

Abbé Dumax

DOUZIÈME MILLE

PARIS
AU BUREAU DE L'ARCHICONFRÉRIE
ET CHEZ
RENÉ HATON, ÉDITEUR
33, RUE BONAPARTE, 33

1883

BX1533
.P2D8

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

AU SUJET DU PRÉSENT RÉCIT

Extrait des *Annales de l'Archiconfrérie.*

(Bulletin du 8 décembre, 1878.)

Soumis avec respect et avec amour aux décisions de la sainte Église catholique romaine, notre Mère, nous déclarons que, tout en affirmant comme vrais les faits rapportés dans le présent récit, nous ne prétendons en aucune manière déterminer leur véritable caractère, et nous rétractons tout ce qui, à notre insu, pourrait paraître en quoi que ce soit prévenir le jugement de l'autorité ecclésiastique.

L'ABBÉ DUMAX,

Sous-Directeur de l'Archiconfrérie.

SOMMAIRE

Un triple prodige dû à l'intervention de la Sainte-Vierge 3

Quelques réflexions au sujet du zèle que doit avoir un véritable chrétien pour la conversion des pécheurs 23

Dizaine de chapelet pour la conversion des pécheurs 31

LIBRARY OF PRINCETON
MAR 20 1930
THEOLOGICAL SEMINARY

UN TRIPLE PRODIGE

DU A L'INTERVENTION DE LA T.-S. VIERGE

EN SON SANCTUAIRE
DE N.-D. DES VICTOIRES ET EN CELUI DE LOURDES

I

Sous ce titre, nous avons à raconter un des faits les plus admirables et les plus touchants qu'il nous ait été donné de constater depuis bien des années. Nos archives, nous serions tenté de le croire, n'en mentionnent guère de plus merveilleux aux jours même les plus beaux de M. Des Genettes.

Un fait! que disons-nous? cette expression est inexacte. Il s'agit de plusieurs prodiges de grâce s'opérant successivement et se liant l'un à l'autre. C'est d'abord une guérison, mais d'une de ces maladies que la science déclare inguérissables, et devant lesquelles elle prétend que tous nos miracles viennent échouer : la *Pulmonie tuberculeuse*. Puis, ce sont deux conversions, aussi imprévues que généreuses, à la suite desquelles deux existences, jusque-là dévoyées dans les sentiers les plus mauvais de l'irréligion, vont s'ensevelir à l'abri d'un cloître.

Le *Pèlerin*, dans son numéro du 7 septembre, au procès-verbal des guérisons opérées à Lourdes, lors du dernier pèlerinage national (16-24 août), et à la

suite du *Pèlerin*, plusieurs feuilles religieuses de Paris, ont publié le résumé de ce vrai drame, qui commence dans l'officine d'un journal hostile entre les plus hostiles à l'Église, se poursuit dans un lit d'hôpital, échelonne à Notre-Dame du Salut, puis à Notre-Dame des Victoires, puis à Lourdes, ses principales étapes, et s'achève à la porte d'un couvent. Mais une si émouvante histoire ne se peut encadrer dans les étroites limites d'un simple résumé : ce sont les détails qui intéressent, en ces sortes de récits surtout. Vous allez les trouver ici, chers associés, et nous vous en garantissons l'authenticité parfaite. Nous les tenons des témoins qui ont assisté à l'enquête faite le 24 août, et de l'un des deux jeunes hommes à qui l'auguste Vierge réservait de si inappréciables témoignages de sa miséricorde et de sa bonté. Il nous a, du reste, donné tout pouvoir pour les raconter. On nous permettra de taire son nom, aussi bien que celui de son ami ; nous les dissimulerons tous deux sous les pseudonymes de Joseph et de Louis.

II

Nos deux amis sont dans la force de l'âge, trente-deux et trente-trois ans. Ils se connaissent depuis leur enfance ; leurs familles étaient unies ; ils ont fait ensemble leurs premières études et leurs humanités. Deux maisons religieuses, l'une dans un de nos départements du centre, l'autre sur le sol africain où, par une circonstance providentielle, ils avaient été conduits, les accueillirent successivement. Ils y apprirent à vous connaître, ô mon Dieu, à vous aimer ! Et ce fut sans doute par un secret de votre miséricordieuse bonté qu'ils reçurent cette éducation chrétienne. Si elle eut pour terrible conséquence de les rendre plus coupables aux jours de leurs erreurs, elle

devait du moins faciliter leur retour au bien, en leur rappelant le souvenir des grâces reçues dans leur jeunesse, en réveillant dans leur esprit des enseignements qu'ils n'auraient jamais dû oublier.

Jusqu'à l'âge de dix-neuf ou de vingt ans, l'un et l'autre restèrent chrétiens. A cette époque les deux amis se séparèrent. Que devint l'aîné, Joseph, pendant les années qui suivirent ? Nous ne pourrions le dire. Quant à Louis, au sortir de l'établissement où il avait été élevé, il passa en Espagne et se mit dans le commerce. Avec son heureux caractère et les aptitudes naturelles dont il était doué, il devait y réussir à merveille, au compte des autres d'abord, puis à son propre compte, à la tête d'une grande entreprise. En quelques années, il avait réalisé une jolie fortune. Il allait en jouir, quand la guerre civile éclata : Il y joua un rôle ; en 1873, il était entièrement ruiné.

L'année suivante il rentrait en France, sans ressources, l'âme obscurcie par le doute, le cœur rempli d'amertume contre la société. Depuis longtemps il avait oublié Dieu et laissé de côté toute pratique religieuse. Un jour, sur la place Saint-Eustache, à Paris, un homme bien vêtu le regarde avec intérêt et semble le reconnaître : c'était Joseph. Les deux anciens amis se serrent la main, « Dans quel état es-tu ? que fais-tu donc ? » demande Joseph après quelques paroles insignifiantes. Sur la réponse désespérée de Louis, son interlocuteur lui avoue qu'il est, lui, à l'abri du besoin ; qu'après bien des déceptions, il s'est lancé dans la politique socialiste ; qu'il y a pris une part active depuis plusieurs années ; qu'il écrit en ce moment dans un journal avancé ; que ses articles y sont rétribués largement. « Et pourquoi, ajoute-t-il, ne participerais-tu pas aussi à cette bonne fortune ? il m'est facile de te trouver dans les bureaux du journal une position qui te donnera au moins un morceau

de pain. Viens me voir. » Tels avaient été les derniers mots de la conversation.

Quelques jours après, Louis recevait en effet un modeste emploi dans le journal N***. Il était chargé d'en distribuer les prospectus et de faire de la propagande. A ce titre, une allocation, suffisante à peine pour vivre, lui était assurée.

Voilà donc, ô mon Dieu, où ils en étaient venus, pour s'être éloignés de vous, ces deux jeunes hommes que leur première éducation devait placer parmi les défenseurs de votre Église. D'erreur en erreur, d'abîme en abîme, ils étaient arrivés à se faire les ennemis de cette même Église : l'un en colportant partout les infâmes et scandaleuses élucubrations d'une presse impie, l'autre en lui consacrant sa plume, et par quels articles, hélas ! Il avait reçu ou s'était donné la triste mission de raconter tous les faits vrais ou faux, qui pouvaient souiller et noircir le clergé et la religion. Et cependant, mon Dieu, vous les regardiez avec toute votre miséricorde, et vous prépariez pour eux le salut ; et c'était dans ce Paris même, témoin de leur vie coupable, qu'ils le devaient trouver.

III

Pendant dix-huit mois, Louis continua les fonctions qu'il avait acceptées à la fin de 1874. Sous les auspices de son ami, l'un des rédacteurs les plus influents du journal, il avait trouvé un sympathique accueil ; et malgré sa position, relativement inférieure, il jouissait d'une certaine considération : on l'invitait même aux réunions les plus intimes.

Dans ce courant d'impiété, sans trop s'avouer à lui-même le pourquoi d'une telle inconséquence, Louis

continuait de porter sur lui une petite médaille de la Sainte-Vierge, la médaille miraculeuse. Elle lui était bien précieuse : à aucun prix, il n'eût voulu s'en séparer. Il la tenait de sa grand'mère : c'était le saint curé d'Ars qui l'avait bénite et la lui avait passée au cou ; il avait alors neuf ou dix ans. — Il y a plus. Dans ses premières courses à travers Paris, il avait eu occasion d'entrer à Notre-Dame des Victoires. Il s'était bien vite affectionné à ce sanctuaire ; il aimait à s'y trouver ; souvent il en suivait les exercices le dimanche soir ; et plus d'une fois, pour s'y rendre, il dut quitter la réunion de ses amis qui, certes, ne le supposaient guère attiré à un pareil rendez-vous.

Sainte médaille ! Précieux sanctuaire de Notre-Dame ! Douces réunions de l'Archiconfrérie ! Vous étiez donc le lien mystérieux qui, à son insu même, rattachait encore à Dieu cette pauvre âme. L'épreuve de la maladie allait bientôt la frapper ; mais pour elle, comme pour bien d'autres, la maladie devait être une expression non douteuse de la miséricorde divine, la première étape d'une sainte conversion.

IV

Quand Louis entra au journal N**, sa santé était déjà altérée par suite des privations que lui avait imposées la misère. Le genre d'existence que son nouvel emploi rendait pour lui nécessaire, ne fit qu'augmenter le principe du mal. Ce n'était d'abord qu'une faiblesse d'estomac, une toux légère ; ce fut bientôt un rhume opiniâtre et d'affreuses douleurs de poitrine, puis des crachements de sang. Il eût fallu se reposer, s'abriter sous un toit hospitalier, jouir d'une douce température : l'employé du journal devait être sans cesse par voie et par chemin, exposé aux plus dures intempéries des saisons. L'affection de poitrine

s'était manifestée dans le courant de 1876 ; à la fin de 1877, Louis était obligé de quitter ses occupations et d'entrer à l'Hôtel-Dieu. Les médecins ne tardèrent pas à constater dans le malade une pulmonie tuberculeuse : elle suivit son cours. Après dix mois de séjour à l'hôpital, épuisé par la fièvre et les crachements de sang, Louis sentait ses forces l'abandonner, et, malgré son énergie, il commençait à perdre courage. Une parole échappée à l'un des médecins, en présence des jeunes étudiants qui l'accompagnaient, avait achevé de le convaincre que ses jours étaient désormais comptés. Un matin, après la consultation, le docteur N*** avait dit en désignant de la main le lit de Louis et celui de son voisin : « Ces malades n'iront pas loin. Très-probablement le numéro 17 (c'était celui de Louis) partira le premier. »

V

Sur ces entrefaites, vers le milieu de juillet, une notice imprimée annonçant le voyage national de Lourdes, tomba providentiellement entre les mains du poitrinaire. Comme il lisait le prospectus, la supérieure des sœurs vint à passer, et lui dit : « N° 17, vous devriez aller à Lourdes. La Sainte-Vierge, en vous guérissant, ferait une belle œuvre ! — Eh ! ma sœur, reprit Louis, pour faire un pareil voyage, il faut de l'argent, et je n'en ai point, vous le savez. — S'il ne s'agit que de cela, poursuivit la religieuse votre voyage pourra certainement se réaliser. Ignorez-vous donc qu'une œuvre charitable s'est organisée dans le but de payer le chemin de fer et les frais de route des malades pauvres. Achevez d'ailleurs de lire le prospectus et vous serez renseigné sur cette œuvre. » Lecture faite, interrogé de nouveau par la supérieure, s'il ne serait pas heureux de profiter d'une aussi belle

occasion, le poitrinaire répondit qu'il ne refuserait pas si on lui payait le voyage ; mais en disant ces paroles, comme il l'avoua plus tard, il cédait plutôt au désir de la pieuse religieuse qu'à son propre désir ; et ce fut dans la même disposition d'esprit qu'il acquiesça aux démarches qu'on allait tenter auprès des PP. de l'Assomption, pour lui procurer un billet.

A quelques jours de là, le malade qui occupait le lit voisin de celui de Louis fut subitement frappé de mort. Notre poitrinaire qui avait entendu l'oracle de la science pronostiquer que lui-même devait partir le premier, comprit que le moment suprême approchait. Et sous l'impression d'une de ces préoccupations de malade qui ne se peuvent expliquer, il voulut à toute force, comme pour fuir la mort, sortir de l'hôpital. Ni les infirmiers, ni les sœurs ne purent le retenir. « Veut-il donc aller mourir dans la rue, au seuil de l'Hôtel-Dieu ! » dit l'un des médecins en apprenant cette détermination.

C'était dans les derniers jours de juillet. Où Louis passa-t-il les deux ou trois semaines qui s'écoulèrent entre la sortie de l'hôpital et son voyage pour Lourdes? Nous ne saurions le préciser. Ce fut peut-être dans la rue Saint-Merry où il avait une modeste chambre? Peut-être chez son ami Joseph ? Tout au moins, il dut être entretenu par ce dernier ou par quelque personne charitable que l'état désespéré du malade apitoya sur son sort. On serait tenté de demander comment il ne succomba point, dans la situation où il se trouvait, subitement privé des soins qu'on lui prodiguait à l'hôpital. Évidemment une grâce exceptionnelle vint le fortifier : Dieu le gardait.

VI

Ce ne fut que deux ou trois jours avant le départ du pèlerinage pour Lourdes, la veille peut-être seulement, que Louis reçut son billet gratis de chemin de fer. Il avait presque oublié les démarches précédemment tentées pour l'obtenir, et ne songeait plus à ce voyage. Ce n'est pas qu'il ne désirât point guérir. Il demandait tous les jours cette grâce à la Sainte-Vierge, pour laquelle il avait retrouvé à l'hôpital une vraie dévotion, et malgré son épuisement, qui ne cessait de croître, il se traînait tous les jours à Notre-Dame des Victoires, et y priait assez longtemps. Il écrivait depuis à un ami : « Quand j'étais là, il se passait en moi je ne sais quoi [1]. »

Le billet de départ lui avait été apporté par un des garçons de l'Hôtel-Dieu. Louis s'était attiré l'affection de ce jeune homme par ses bons procédés à son égard : il venait, croyons-nous, de temps en temps le visiter.

Le premier effet que produisit sur Louis la possibilité de son départ pour Lourdes fut un sentiment

1. Dans cette lettre à un de ses amis, Louis a résumé toute l'histoire de sa conversion. C'est bien le thème dont il nous a raconté les détails. Cette lettre a d'ailleurs été écrite la nuit qui précéda son départ. On y lit ces lignes : « En 1874, je rentrai en France et me jetai dans la politique socialiste. Je fis de la propagande. Dieu m'arrêta. En 1876, je tombai gravement malade. A la fin de 1877, je fus obligé d'entrer à l'hospice. Là je commençai à penser à Dieu que j'avais oublié depuis si longtemps. Les médecins m'avaient condamné. Je savais que je devais mourir. Lorsque je fis la demande d'un billet pour aller à Lourdes, j'agissais plutôt pour faire plaisir à la sœur supérieure de ma salle que par dévotion. Quand je fus sorti de l'hospice, avant de partir pour Lourdes, tous les jours j'allais à Notre-Dame des Victoires. Là, il se passait en moi je ne sais quoi. »

d'effroi et de défiance. Tenter un pareil voyage dans l'état où il se trouve, n'est-ce pas une imprudence? Ne peut-il pas mourir en route? Toutes les merveilles qu'on lui a racontées sur Lourdes sont-elles véritables? Dans tous les cas, ils sont bien nombreux les malades qui vont partir avec lui; tous ne seront pas guéris : peut-il espérer d'être parmi les privilégiés? Toutes ces pensées se pressent dans son esprit, et le mettent dans une cruelle indécision.

Après plusieurs heures de lutte avec lui-même, son parti était pris : il ira à Lourdes. « Mais si je consens à ce pèlerinage, se disait-il, je dois m'y préparer dignement. » Et presque aussitôt l'idée de faire la sainte communion à Notre-Dame des Victoires, le jour du départ, lui apparut comme le mode de préparation le plus efficace. Toutefois sera-t-il en état de se présenter à la sainte table? Il est bien vrai qu'il a communié à l'hôpital, aux dernières Pâques; mais il sent que cette communion, faite après tant d'années passées loin de Dieu, laissait bien à désirer : celle-ci devra être plus sérieusement, plus saintement faite.

C'était sous l'influence de la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge que Louis se livrait à ces graves réflexions. L'auguste Mère de Dieu, qu'il avait priée si souvent depuis quelques jours, les lui inspirait. Il n'en pouvait douter : aussi bien, c'était dans une prière récemment faite aux pieds de Notre-Dame du Salut, rue François Ier, qu'il avait surtout compris l'importance de réaliser son pieux projet.

Sur le soir du 15, le jeune infirmier de l'Hôtel-Dieu vint le voir. Sans lui donner d'autres explications, le malade lui dit qu'il se proposait de se rendre le lendemain matin à Notre-Dame des Victoires, et qu'il comptait sur lui pour l'y accompagner.

VII

En effet, le vendredi 16 août, vers sept heures du matin, Louis, soutenu par le jeune infirmier, arrivait à Notre-Dame des Victoires.

Il s'y confessa, et obtint du prêtre la permission de faire la sainte communion. C'était naturellement à l'autel de l'Archiconfrérie qu'il désirait accomplir cette sainte action. Pendant la messe il était très-ému. Plusieurs fois le souvenir de son ami Joseph et de la triste situation d'âme où il se trouvait, se présenta à son esprit, et ce souvenir augmenta son émotion. Quand vint le moment de communier, peut-être était-il déjà agenouillé à la sainte Table, poussé par une force irrésistible, il leva les yeux vers l'image de Marie, et lui fit de cœur la promesse de se consacrer à Dieu, dans un couvent, pour y faire pénitence, si elle lui accordait sa guérison et si elle convertissait son ami. Après qu'il eût reçu la sainte communion, il faillit se trouver mal, une sueur froide l'inondait. A cette crise succéda un grand calme. Louis avait été ramené à sa place. Il comprit alors qu'un phénomène étrange s'était opéré en lui. Sa poitrine lui semblait comme cicatrisée. Depuis ce moment, en effet, les crachements de sang qui, depuis deux ans, l'épuisaient, cessèrent entièrement. Toutefois il était loin encore d'être guéri. Sa faiblesse n'avait pas diminué, et son jeune compagnon dut, au sortir de l'église, le faire entrer dans une maison voisine, pour qu'il pût y reprendre un peu de force.

La journée se passa en action de grâces. Il reçut la visite de Joseph, et lui dit qu'il se trouvait mieux, mais celui-ci ne croyait pas à ce mieux. Il taxa tout

de nouveau d'imprudence et de folie le voyage que son ami allait entreprendre. « J'ai grand peur, ajouta-t-il, qu'on te rapporte entre quatre planches. Au surplus, reprit-il en adoucissant la voix, mais avec un sourire d'incrédulité, si tu nous reviens guéri, moi aussi je me confesserai. » — « Je prends acte de cette parole, » se contenta de répondre Louis. C'est qu'en effet une secrète assurance de guérison le soutenait comme à son insu. Quelque chose lui disait que la Sainte-Vierge, qui avait commencé l'œuvre à Notre-Dame des Victoires, allait l'achever à Lourdes. Ce fut dans cette pensée qu'il partit et qu'il passa tant bien que mal, les trois jours qui devaient s'écouler jusqu'à l'heure de sa guérison.

VIII

Les pèlerins, après s'être arrêtés le dimanche tout entier à Poitiers, arrivèrent à Lourdes le mardi matin, 20 août. Au sortir du wagon, Louis se dirigea en toute hâte, malgré la fatigue, vers la célèbre grotte. Après y avoir prié, il s'installa auprès de la source miraculeuse, et avec une foi ardente, il y but à plusieurs reprises des verres entiers de cette eau, dont tant de personnes connaissent la merveilleuse vertu. Au fur et à mesure qu'il buvait, il sentait ses forces et la vie revenir peu à peu en lui. Bref, il fut un des miraculés de cette première journée qui en compta six ou huit. Dès le surlendemain, sa guérison était annoncée par le télégraphe dans les feuilles religieuses de Paris. Si la reconnaissance de Louis avait commencé à Notre-Dame des Victoires, elle se manifesta avec plus d'expansion à Lourdes. Chaque matin on le vit à la sainte table ; tout le reste du jour, quand il n'était pas occupé auprès des malades, moins for-

tunés que lui, à qui il donnait ses soins, il allait prier à la grotte bénie.

IX

Le samedi 24, sur les deux heures de l'après-midi, les heureux pèlerins de Lourdes rentraient à Paris, amenant avec eux les nombreux malades miraculeusement guéris par la Sainte-Vierge. Au sortir du wagon, Louis se rendit en toute hâte chez son ami. Malgré la fatigue de deux jours de voyage, un air de santé brillait dans tous ses traits : il était méconnaissable. En le voyant, Joseph ne voulait pas croire à ses yeux. « Ce n'est pas toi, disait-il, ce n'est pas toi ! » Quand Louis l'eut assuré qu'il était guéri, parfaitement guéri, et lui eut raconté toutes les circonstances de sa guérison, Joseph, loin de se déclarer convaincu, lui dit : « Cela ne me suffit pas. Tu me dis qu'il y a eu d'autres guérisons; mènes-moi auprès d'un de ces prétendus miraculés. » — « A ton service, répondit Louis, viens avec moi. » Et ils partirent tous deux vers la Salpêtrière. Là ils trouvèrent les infirmières et les gens de service dans l'admiration au sujet de la guérison de la jeune Louise Paillard. Cette jeune fille avait été reçue dans l'établissement à cause d'une infirmité incurable : c'était une myélithe chronique dont elle souffrait depuis quatre ans et demi, et qui l'avait réduite depuis ce temps à l'impuissance de marcher. Or, à Lourdes, après la communion, on l'avait vue se lever, toute tremblante d'émotion, jeter loin d'elle ses béquilles et se mettre à marcher. Joseph vit la jeune fille et se convainquit de la vérité de la guérison par le récit des dames surveillantes. En quittant la Salpêtrière, bien qu'il parût ému, il dit à son ami : « Je veux maintenant que tu me conduises à l'Hôtel-Dieu. » Louis accepta volon-

tiers. A l'Hôtel-Dieu, Joseph se fit répéter par les sœurs et les infirmiers ce qu'il savait déjà : comment son ami avait été condamné par les médecins; comment on avait taxé d'imprudence son départ pour Lourdes; comment chacun était en ce moment émerveillé de le voir si parfaitement guéri.

Ces contatations achevées, les deux amis sortirent ensemble. Lorsqu'ils furent sur le point de se séparer, Louis se contenta de dire à Joseph : « Tu as vu, mon cher, tu as entendu. Je pense que tu as pu sincèrement te convaincre de la réalité de ma guérison. Tu sais aussi ce que tu as promis de faire si je revenais guéri; je ne t'en dis pas davantage. » Joseph serra la main de son ami sans rien répondre et disparut.

X

C'était à Notre-Dame des Victoires que Louis se proposait de porter dès le lendemain le premier témoignage de sa reconnaissance. Il devait y communier à l'autel de l'Archiconfrérie. Dans le courant de la conversation avec son ami, il le lui avait dit. Quel ne fut pas son étonnement le lendemain, dès le grand matin, d'entendre Joseph frapper à la porte de la modeste chambre qu'il était venu occuper au faubourg Montmartre. Comme il retardait d'ouvrir, craignant que le visiteur ne vint contrarier son pieux projet : « Ouvre, de grâce, dit Joseph, j'ai une chose importante à te faire connaître. » Puis sans rien ajouter, quand la toilette de Louis fut achevée : « Sortons », fit-il avec une certaine impatience. — Les deux amis descendirent la rue Montmartre. Louis, qui ignorait encore le dessein de Joseph, et qui soupçonnait qu'il voulait lui faire oublier Lourdes et Notre-Dame des Victoires par quelque partie de plaisir ou tout au moins par un de ces déjeuners joyeux auquel il le

conviait jadis de temps en temps, se hasarda de rompre le silence par ces seuls mots : « Si c'est pour un déjeuner que tu es venu me prendre, je n'en suis pas, je t'ai annoncé hier soir ce que je prétendais faire ce matin. » Joseph ne répondit rien et prit une rue de traverse par laquelle on fut bientôt sur la place des Petits-Pères. « C'est là que tu veux aller, dit Joseph en montrant les portes ouvertes de Notre-Dame des Victoires. J'entre avec toi. » Louis n'en croyait pas ses yeux. Il fut bien plus étonné quand il vit Joseph se diriger vers l'autel de l'Archiconfrérie où l'on commençait une messe, et s'agenouiller avec respect. Son étonnement devint une douce émotion, lorsqu'au moment de la communion Joseph se leva le premier et s'avança avec lui, vers la sainte table.

Sainte Vierge des Victoires ! vous l'avez donc exaucée cette double prière que vous adressait à cette même place, il y a quelques jours, le pauvre poitrinaire ? Mais ne vous a-t-il pas été plus facile de triompher de la pulmonie tuberculeuse que d'un cœur aussi égaré ? Cet homme que je vois à la table de communion, n'est-ce pas celui qui vivait hier encore d'un métier infâme, dont la plume impie ne cherchait qu'à déverser sur le culte catholique, sur le sacerdoce, le fiel de la haine et le mépris ? Que s'est-il donc passé ?

Ce qui s'était passé, Louis l'apprit au sortir de l'église. Joseph avait été hier soir confondu, bouleversé, vaincu par la réalité de la guérison de son ami. La promesse de se confesser, si elle était obtenue, s'était présentée à son esprit, pressante, indiscutable. La loyauté ne lui permettait pas de s'y soustraire. Après un moment de lutte, il était entré dans une église, il s'y était adressé à un vénérable ecclésiastique, il lui avait fait le sincère aveu de ses fautes, et l'avait assuré que sa conversion était sans arrière-pensée : dans ces conditions, il lui avait été permis de communier le lendemain avec son ami.

« Veux-tu te convaincre de la vérité de la démarche que je viens d'accomplir, dit Joseph à Louis quand ils furent rendus au domicile du premier, tiens, prends cette liasse de papiers : je te les donne. — Que renferment-ils donc? — Ce qu'ils renferment ? Ce sont les derniers articles que j'allais publier. J'ai payé 30 francs les notes qu'on m'a livrées pour les pouvoir rédiger : ils devaient produire un grand mal à l'Église. Fais-en ce que tu voudras. — Il n'y a rien de mieux à en faire que de les brûler... — Non, je crois qu'on les peut employer à meilleur usage, il s'agit de les adresser à l'autorité ecclésiastique, qui peut-être y pourra puiser d'utiles renseignements. Je te charge de ce soin. »

XI

Louis vint-il ce dimanche soir, 25 août, à Notre-Dame des Victoires, ou fut-il avec la plupart de ses compagnons de voyage, à Saint-Louis en l'Ile où devait avoir lieu la dernière réunion des pèlerins ? Nos notes ne nous donnent pas ce détail ; mais ce soir-là, sans que nous le connussions encore, on pria pour lui. Nous avions appris dans la journée, et sa guérison et la visite d'action de grâces qu'il avait faite le matin dans notre église. On nous avait même parlé d'un ancien journaliste qui l'avait accompagné, mais les détails nous manquaient. Nous nous contentâmes d'indiquer en quelques mots la miséricordieuse intervention de la très-sainte Vierge, et nous demandâmes à nos pieux assistants de remercier l'auguste Mère de Dieu et de la supplier d'achever son œuvre.

O Notre-Dame, nous aimons à penser que cette prière fervente de tous nos associés attira de nouvelles bénédictions sur les deux protégés que vous veniez de vous choisir, et que cette soirée du 25 août eut sa

part d'influence dans les autres merveilles que préparait la grâce de Dieu !

XII

Par suite de leurs occupations diverses, les deux amis ne devaient se revoir que deux jours après, le mercredi. Ce jour-là, Louis se rendit chez Joseph ; il le trouva pensif, rêveur, préoccupé. Un moment il fut tenté de croire qu'il se repentait de la démarche faite le dimanche précédent. Assuré que tel n'était pas le motif de la situation de son ami, il l'invita à ne pas laisser la tristesse abattre son courage. Ils avaient tous deux, disait-il, pris un grand parti ; ils étaient dans le vrai ; leur changement de vie ne devait que les réjouir en mettant la paix dans leur cœur.

La suite de la conversation avait laissé entrevoir à Louis que le monde devenait à charge à son ami, et que son regard se portait vers les horizons lumineux du cloître ; mais il ne pouvait penser qu'il dût sitôt se décider dans une affaire aussi grave.

Il revint le vendredi. Cette fois, Joseph paraissait plus gai ; il était comme un homme qui avait eu à prendre un grand parti, et qui s'était franchement exécuté. Louis remarqua que la plupart des meubles de la chambre avaient disparu. Il essaya par une question discrète de savoir le pourquoi de ce déménagement.

« A quoi bon toutes ces choses ! » se contenta de dire Joseph. Et sur une nouvelle question : « Ne m'en demande pas davantage, » poursuivit l'ancien journaliste ; et il serra plus cordialement que de coutume la main de Louis, en ajoutant : « Dimanche tu seras mieux renseigné. »

Le dimanche suivant, Louis se rendit au domicile de Joseph. « Il n'est plus ici, dit la concierge : il nous

a quittés hier soir. — Vous a-t-il indiqué où il allait? — Non, Monsieur. — Ne vous a-t-il rien fait dire pour moi ? — Il ne m'a donné aucune commission à faire. Hier il a brûlé beaucoup de papiers ; m'a remis pour mes enfants quelques-uns de ses vêtements et les livres que vous voyez là..., et il est parti. »

XIII

Si le départ de Joseph était un mystère pour tous les autres, il ne pouvait être un mystère pour Louis. Celui-ci avait tout compris ; aussi sans chercher à connaître en quelle maison religieuse son ami était allé se réfugier, remerciait-il Dieu d'une si généreuse détermination.

Mais cette détermination n'était-elle pas aussi une leçon pour lui-même ? N'avait-il pas promis à Marie de se consacrer à Dieu pour le reste de ses jours, si la santé lui était rendue et si son ami se convertissait ? Les deux grâces demandées n'avaient-elles pas été obtenues ?

Il est vrai que la réalisation de ce projet devait rencontrer pour lui plus de difficultés que n'en avait eues son ami. Joseph avait pu faire des économies ; Louis n'avait aucune ressource ; il était même dans un état voisin de la misère. Qui donc s'intéresserait à lui ? Qui l'aiderait de sa bourse et lui faciliterait le moyen de se rendre vers le couvent que ses désirs semblaient lui indiquer ?

Un mois se passa pour lui dans une cruelle alternative. Pendant ce mois, si Dieu éprouva durement sa vocation, elle se fortifia au contact de l'épreuve, et il put se convaincre qu'elle était bien véritable par les assurances que lui donnèrent les prêtres auxquels

il s'adressa. Plusieurs maisons religieuses de Paris lui eussent volontiers ouvert leurs portes. Louis refusa ces offres bienveillantes; le genre de pénitence qu'il voulait embrasser l'appelait ailleurs.

Après cette longue épreuve, l'idée lui vint de chercher à Notre-Dame des Victoires la protection dont il avait besoin. Cette protection lui fut bien vite promise. « Puisque c'est ici, lui dit-on, que la très-sainte Vierge vous a inspiré la généreuse résolution de vous consacrer à elle, comment pouvez-vous penser, mon fils, que cette bonne Mère ne veuille pas aussi que vous trouviez auprès de son autel le moyen de réaliser un semblable projet ? »

C'était le jeudi, 3 octobre, qu'avait lieu cette entrevue; il y avait été réglé que le départ serait fixé au lundi suivant. La veille du départ, Louis écrivit au prêtre qui l'avait accueilli : « Je suis persuadé que c'est la très-sainte Vierge qui m'a adressé à vous. Depuis mon retour du pèlerinage, je lui disais : Comment puis-je, ô ma bonne Mère, réaliser la promesse que je vous ai faite, puisque je suis sans ressource? Et j'entendais toujours au fond de mon cœur une voix qui me disait : « Je ne t'ai pas guéri pour t'abandonner. » Que je suis heureux depuis que je sais que je puis partir demain ! »

Ce même jour qui était le dimanche de la fête du saint Rosaire, Louis voulut une dernière fois assister à l'office de l'Archiconfrérie. Il y occupa la place qu'il choisissait d'ordinaire dans la chapelle de Saint-Augustin, en face de l'autel de la très-sainte Vierge.

Dans la lettre écrite la nuit suivante, à laquelle nous avons déjà fait plusieurs emprunts, il disait au sujet de cette séance : « Tous mes voisins me regardaient chanter les gloires de la très-sainte Vierge. Comme j'aurais voulu leur dire, à tous, les bienfaits

que j'ai reçus de Notre-Dame des Victoires ! Je suis bien heureux, presque trop. »

XIV

Louis devait partir le lundi, à sept heures du matin. Dès l'ouverture de l'église, à six heures, il était prosterné à l'autel de l'Archiconfrérie. Le prêtre qu'il avait vu les jours précédents, l'attendait. Il voulut recevoir une dernière absolution, et comme la proximité du départ ne lui permettait pas d'assister à toute la messe, ce fut au maître-autel qu'on lui donna la sainte communion.

Nous n'oublierons jamais ce dernier épisode de la touchante histoire qu'il nous a été donné de suivre de si près et de décrire dans ces pages. Nous n'oublierons jamais les touchants adieux du protégé de Marie, sa reconnaissance, le bonheur qu'exprimait son regard, au moment solennel où il quittait le monde pous aller se consacrer à Dieu dans la solitude.

Comme dernière faveur, il nous demanda de faire suspendre en son nom un cœur à l'autel de l'Archiconfrérie, et nous dicta le billet suivant qu'il voulait déposer dans ce cœur :

« Ma bonne Mère, vous avez accompli votre œuvre ; vous m'avez guéri et vous avez converti mon ami. A moi d'accomplir ma promesse, d'aller servir Dieu dans la solitude. Bénissez-moi au moment du départ, et gardez-moi pour le temps et pour l'éternité.

« 7 octobre, 6 heures du matin. »

Cet ex-voto est inscrit dans nos archives sous le nº 14,453. O Notre-Dame des Victoires, est-il besoin d'ajouter que toutes les fois que nous le contemplerons, encore plus peut-être que tous les autres, il nous redira vos miséricordes et vos maternelles bontés !

V. Dumax.

QUELQUES RÉFLEXIONS

Au sujet du zèle que doit avoir un véritable chrétien pour la conversion des pécheurs.

I

Les pécheurs ! Il ne faut pas entendre seulement sous ce titre : ces millions d'infidèles qui vivent encore dans l'idolâtrie, et qui ajoutent, tous les jours, au malheur de leur infidélité, des péchés positifs ; — les apostats, les hérétiques, les schismatiques, qui demeurent systématiquement dans leurs erreurs ; — les impies, les incrédules, qui insultent Dieu et sa religion ; — les grands criminels, ceux-là qui se rendent coupables de forfaits envers la société, ou scandalisent leurs semblables par leur vie publiquement déréglée.

Il faut entendre encore sous le nom de pécheurs, ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces jeunes gens, tous ces chrétiens, en un mot, qui ont été régénérés par le baptême, qui ont eu le bonheur de faire leur première communion, qui ont pratiqué la religion pendant plusieurs années, de longues années peut-être, qui, au fond, aujourd'hui encore, conservent à leur insu, un reste de foi, qui, extérieurement, mènent une conduite honnête, selon le monde, qui pratiquent

peut-être même certaines œuvres d'humanité et de bienfaisance, et se font aimer par un heureux caractère et par la douceur de leurs rapports; mais qui, cependant, vivent sans penser à Dieu et à leur âme, sans songer à leur éternité, sans s'occuper de la préparer en purifiant leur conscience, en fuyant le péché, en observant les commandements de Dieu et de l'Eglise, en pratiquant des œuvres de vertu méritoires pour le ciel, en s'approchant des sacrements.

Combien le nombre de ces personnes n'est-il pas considérable ! Dans une seule ville comme Paris, c'est par milliers et centaines de mille qu'on les pourrait compter. N'en avons-nous pas de ces personnes parmi nos amis, nos connaissances, ou nos parents ? N'en avons-nous pas dans notre propre maison ? au milieu des êtres qui nous sont le plus chers ?

II

Un chrétien doit avoir un grand zèle pour la conversion des pécheurs.

Qu'est-ce qu'un chrétien ? — C'est un disciple de Jésus-Christ. Il doit par conséquent être animé des dispositions de son Maître, juger les choses comme les a jugées son Maître, agir, autant qu'il le peut, comme a agi son Maître.

Pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu du ciel ? Pourquoi est-il venu sur la terre ? Pourquoi a-t-il souffert? Pourquoi est-il mort ?

A cause du péché, pour l'expier et pour sauver les âmes de tous les hommes pécheurs et, par leur salut, réparer la gloire de Dieu.

Ce qui était vrai, au moment où Jésus-Christ a souffert, où il est mort sur le Calvaire, est vrai aujourd'hui encore. Toute personne qui vit dans le

péché, quels que soient d'ailleurs ses qualité naturelles et ses prétendus mérites, ravit à Dieu la gloire qu'elle doit lui donner, en tant qu'elle est sa créature, et elle perd son âme pour l'éternité.

Ainsi travailler à faire sortir les pécheurs de leur déplorable état, c'est travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Travailler à la gloire de Dieu ! qu'y a-t-il de plus grand, de plus noble ! Quelle mission sublime ! Les anges au ciel, les astres au firmament, n'en ont pas d'autre à remplir.

Travailler au salut des âmes ! c'est le plus admirable but que puisse se procurer un être raisonnable, après la gloire de Dieu ; parce qu'il n'y a rien de plus grand, après Dieu, que les âmes.

Les âmes sont le chef-d'œuvre de la création.

Tous les biens de ce monde ne peuvent être mis en comparaison avec la valeur d'une seule âme. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme ? » — Les âmes valent le prix du sang de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ est mort pour sauver les âmes !

III

Comprendrez-vous jamais le déshonneur et la dégradation morale d'une âme qui se détourne de Dieu par le péché ou qui vit dans l'état du péché ? Elle a été créée cette âme à l'image de Dieu ; elle est douée de la double puissance de connaître et d'aimer, pour atteindre son Créateur par ces deux facultés, l'intelligence et l'amour qui font d'elle une rivale des anges ; le baptême l'a élevée à la dignité de fille adoptive du Père éternel ; elle est devenue par les

mérites du sang de Jésus-Christ, l'héritière du ciel ; elle a été déifiée par l'union intime qu'elle a contractée avec le Fils de Dieu, au jour de sa première communion. — Et cette âme, oublieuse de tous ces priviléges, de toutes ces prérogatives, dont elle avait été enrichie par un don tout gratuit, détruit le pacte sacré qui l'unissait à Jésus-Christ, renonce à l'héritage céleste qui lui était promis, découronne son front du diadème d'enfant de Dieu, ne se sert de son intelligence et de son amour que pour détourner de leur fin ces deux nobles facultés, et semble en un mot n'avoir de volonté que pour s'éloigner de son Créateur, et effacer peu à peu tous les traits de ressemblance qu'elle avait avec lui ?

Et le malheur de cette âme, le pourrez-vous apprécier jamais ? Eh quoi, au lieu des anges et des saints qu'on devait avoir pour compagnons et pour frères, se voir entouré de la société hideuse et sans entrailles des démons ; au lieu des splendeurs du Paradis, habiter au sein d'une obscurité lamentable, où l'œil ne peut découvrir que ce qui augmente sa peine et son supplice ; au lieu des joies pures de la vue et de la possession de Dieu, n'avoir en partage que les remords de la conscience et des flammes vengeresses ; au lieu du ciel l'enfer, et l'enfer pour toujours, pour l'éternité !

Nous nous apitoyons sur le sort des âmes qui sont dans le purgatoire : et c'est avec justice, car ces pauvres âmes souffrent d'indicibles douleurs dans ce lieu d'expiation. Mais les pécheurs sont bien plus à plaindre que les âmes du purgatoire. Ces âmes souffrent, mais elles sont sauvées ; leur bonheur éternel est assuré ; dès qu'elles seront purifiées, le ciel s'ouvrira pour elles. Mais ce pécheur, qui porte en lui le péché mortel, et avec le péché mortel, la réprobation ; si la mort le surprend dans l'état où il se trouve, le ciel est à jamais perdu pour lui. Inutiles

seraient toutes les expiations; elles ne sauraient avoir d'efficacité pour un réprouvé.

IV

Tous les saints ont médité sur le triste sort des pécheurs. Ils ont compris la dégradation morale de l'état dans lequel ils vivent, et le malheur irréparable qui les attend; ils ont compris surtout la peine que Dieu éprouve de voir se perdre, par leur faute, des âmes, pour le salut desquelles il a consenti à livrer à la mort son Fils bien-aimé : et c'est parce qu'ils ont compris ces grandes et lamentables vérités, que tous les saints ont eu un zèle immense pour la conversion des pécheurs, et que, méprisant les biens de la terre, ses honneurs et ses plaisirs, ils ne cessaient de répéter au monde, au démon, à l'enfer : *Da mihi animas; cætera tolle tibi;* prends pour toi tout ce que tu voudras, mais laisse-moi les âmes! — On ne peut pas être un saint, et ne pas aimer les âmes, et ne pas être prêt à l'imitation de saint Paul, de saint Martin, de saint François d'Assise, de saint Dominique, de saint Ignace de Loyola, de saint François Xavier, de sainte Thérèse, de saint Vincent de Paul, à se sacrifier pour les âmes, à perdre la vie pour elles.

V

Le zèle des saints pour le salut des âmes, pour la conversion des pécheurs, les a poussés jusqu'au bout du monde. *Da mihi animas!* Les missionnaires, les confesseurs de la foi, tous les apôtres qui se sont suc-

cédé dans l'Église de Jésus-Christ, depuis dix-huit siècles, n'ont pas eu d'autre devise.

C'est pour convertir des pécheurs, pour sauver des âmes, que les saints ont établi toutes ces œuvres de dévouement, ces retraites, ces jubilés, ces missions, ces stations de pénitence, durant lesquels la parole des ministres sacrés se joint à la grâce de Dieu, pour triompher des cœurs que le péché captive.

Le dernier mot de toutes les mortifications effrayantes que nous lisons dans la vie des saints, c'est la conversion des pécheurs, c'est le salut des âmes.— C'est aussi le dernier mot de toutes les macérations et de toutes les pénitences de ces généreuses vierges, qui, sous le nom de *Carmélites*, de *Clarisses*, de *Victimes*, d'*Expiatrices*, etc., peuplent aujourd'hui encore des milliers de monastères et de cloîtres.

VI

Mon Dieu ! dans ce siècle d'égoïsme, d'orgueil et de sensualisme, vous avez encore des serviteurs dévoués, de fidèles servantes qui songent aux âmes, qui se font victimes pour les pécheurs ! Mais, Seigneur, qu'il est restreint le nombre de ces zélées servantes, de ces serviteurs dévoués, qui s'oublient eux-mêmes, qui se sacrifient pour l'infortune la plus profonde, la plus effrayante de toutes les infortunes, pour celle à qui seule on peut donner le nom de mal, pour l'infortune qui résulte du péché ! Et combien cependant n'y a-t-il pas encore de pécheurs qui se perdent ! Est-ce que, chaque jour, comme les feuilles, sous les premières brises de l'automne, ils ne tombent pas par milliers dans l'enfer ?

Puisse-t-il s'augmenter le nombre de ces cœurs généreux qui comprennent le malheur de leurs

frères et vous offrent, mon Dieu, leurs expiations et leurs prières pour apaiser votre justice !

Tout misérable, tout pécheur que je suis moi-même, ne m'accepterez-vous pas, Seigneur mon Dieu ? Je veux désormais prier pour la conversion des pécheurs, me consacrer à cette sainte œuvre.

Une de vos servantes, qui s'est, toute sa vie, dévouée pour les pécheurs, vous disait : « Vous savez, ô mon Dieu ! la peine que j'éprouve à la vue de tant d'infortunés qui se perdent. Je vous offre pour eux mes prières, mes supplications, et toutes les œuvres de pénitence que je puis opérer. Je les unis aux prières, aux œuvres, aux supplications que vos saints vous ont adressées dans le même but; je les unis surtout aux blessures sacrées, au sang de Jésus-Christ, qu'il a répandu sur le Calvaire. Daignez, je vous en conjure, Seigneur, daignez éclairer de votre lumière toutes ces pauvres âmes, touchez-les, sauvez-les ! »

Que tels soient ainsi, ô mon Dieu, les sentiments qui m'animent, que telle soit ma prière !

Quand, dans sa vie tout entière, un chrétien n'aurait sauvé qu'une seule âme, quel honneur ne serait-ce pas pour lui, quel bonheur, quel titre à la récompense éternelle !

VII

Notre qualité de chrétien nous demande de nous intéresser à la conversion de tous les pécheurs; ils sont tous, à quelque contrée qu'ils appartiennent, les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les rachetés du Calvaire.

Mais, nous devons davantage à ceux qui vivent près de nous. Et s'ils sont de nos amis, de nos pa-

rents, de notre famille, l'obligation de nous occuper d'eux devient plus étroite encore. Que dire si ce pécheur est votre frère, votre époux, votre père, votre fils? Ramener à Dieu cette âme doit être le but constant de votre vie.

DIZAINE DE CHAPELET

Pour la conversion des pécheurs.

En disant le *Pater*, on adore l'auguste majesté de Dieu ; on le remercie d'avoir établi Marie l'avocate des pécheurs et de lui avoir donné cette force irrésistible d'intercession que les docteurs de l'Église appellent une toute-puissance suppliante : *omnipotentia supplex*.

Avant de commencer les *Ave Maria*, on conjure la très-sainte Vierge de laisser son Cœur compatissant et miséricordieux s'apitoyer sur les pécheurs qu'on va lui recommander.

Au Ier *Ave Maria*, on prie pour les pécheurs en danger de mort ; pour ceux surtout qui sont sur le point de paraître devant Dieu et qui vont mourir peut-être dans l'impénitence finale. La mort frappe, tous les jours, sur la surface de la terre, environ 80,000 personnes. Dans ce nombre, combien n'y a-t-il pas de pécheurs et de pécheurs impénitents !

Après ce premier *Ave Maria*, et après chacun des autres, on ajoute cette invocation, à laquelle une indulgence de cent jours est attachée : MON JÉSUS, MISÉRICORDE !

Le 2e *Ave Maria* est offert pour les pécheurs qui sont le plus éloignés de leur conversion ; pour ceux qui, systématiquement, blasphèment Dieu et insultent ses ministres.

Le 3e est offert pour les pécheurs qui scandalisent et perdent les âmes par leurs paroles, par leurs écrits ou par leurs exemples.

Le 4e pour ceux qui comprennent le malheur de leur état, mais qui, effrayés du nombre de leurs péchés ou doutant de la miséricorde de Dieu, regardent comme impossible leur conversion.

Le 5e pour ceux qui sont tout disposés à se convertir, mais qui, par une fausse honte ou par l'effroi qu'ils éprouvent à la pensée de leur confession, n'osent pas réaliser leurs bons désirs.

Le 6e pour les pécheurs qui sont le plus abandonnés et pour qui personne ne prie.

Le 7e pour ceux qui nous sont le plus chers, qui peut-être nous sont unis par les liens du sang.

Le 8e pour les pécheurs qui se seraient perdus par notre faute, que notre exemple aurait du moins éloignés de la pratique de la vertu.

Le 9e pour ceux que la grâce de Dieu presse et qui sont sur le point de se rendre et d'en finir avec leur vie de péché.

Le 10e pour les pécheurs plus spécialement recommandés aux prières de l'Archiconfrérie, pour ceux

surtout dont la conversion est depuis plus longtemps réclamée, au nom de Notre-Dame des Victoires.

En disant le *Gloria Patri*, à la fin de la *dizaine*, on s'unit aux Anges et à toute l'Église pour louer et remercier l'auguste Trinité, qui rend Marie, chaque jour, victorieuse de l'enfer ; qui a daigné par elle peupler le ciel de tant de pécheurs convertis.

La guerre aux défauts. Prix 1 fr.
L'obéissance enseignée aux enfants. 1 fr.
Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance. 1 fr.
Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie, lectures pour un mois de Marie. Édit. elzévirienne, 2 fr.; édit. ordinaire, 1 fr.
Rome pendant le carême, la semaine sainte, et les fêtes de Pâques. 1 vol. in-12, 2 fr.
Pie IX avant et pendant son Pontificat, RÉCITS ANECDOTIQUES, 1 vol. in-12, 2 fr.
Pie IX et Notre-Dame des Victoires, 50 c.
Histoire, justification, épisodes du Denier de Saint Pierre sous le Pontificat de Pie IX. 1 fr. 25.
Les trente-deux années du Pontificat de Pie IX et sa mort. 30 cent.
L'histoire d'un Conclave et l'invasion piémontaise à Rome. 30 cent.
L'Enfant chrétien et son Catéchisme. 15 c.
Le sacrement de Pénitence et la première Confession de Louise. 15 c.
La pieuse première communiante peinte par elle-même, 15 cent.
L'Enfant juif et la sainte Eucharistie, 15 c.
La mauvaise Communion, 15 c.
Histoire d'un pieux Enfant, prix 15 cent.
Entretien sur la fête de Noël, 15 c.
La fête de Noël à Bethléem, 15 c.
La fête de Noël à Rome, prix 15 cent.
La Fête de Noël à Paris au XIX^e^ siècle, prix 15 cent.
Le Santo-Bambino Gesu de l'Ara-Cœli. 15 c.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

CONCERNANT NOTRE-DAME DES VICTOIRES

ET L'ARCHICONFRÉRIE

I. **Manuel de l'Archiconfrérie,** par M. Dufriche Des Genettes (épuisé).

II. **Notice** sur la vie de M. Des Genettes..... 2 »

III. **Annales de l'Archiconfrérie,** revue mensuelle. — Prix de l'abonnement..... 3

On peut se procurer tous les volumes parus depuis 1863, à prix de 2 fr. par année.

IV. **Le Vade-Mecum des Associés de l'Archiconfrérie.** — Prix..... 1

Relié demi-chagrin. — Prix..... 2

V. **Le Pèlerin à Notre-Dame des Victoires...** 1

VI. **Calendrier-Coutumier et Éphémérides de Notre Dame des Victoires.** — Prix..... » 50

VII. **Sainte Aurélie.** Histoire de cette jeune Sainte et de ses Reliques que possède l'église de N.-D. des Victoires. » 20

VIII. **L'Indulgence des sept autels à Notre-Dame des Victoires.** Prières qu'on récite à l'exercice solennel. » 10

IX. **Catalogue général des Indulgences** accordées aux Associés et à l'église de Notre-Dame des Victoires.. » 10

X. **Un triple prodige dû à l'intervention de la T.-S. Vierge,** en son sanctuaire de Notre-Dame des Victoires et en celui de Lourdes..... » 15

XI. **Neuvaines à N.-D. des Victoires,** choix de prières et avis..... » 15

XII. **Pie IX et Notre-Dame des Victoires....** » 50

XIII. **M. Des Genettes.** Histoire de son portrait et de ses décorations..... » 15

XIV. **Le Testament de M. Des Genettes et l'histoire de son tombeau à N.-D. des Victoires....** » 15

Bourges. — Typ. Pigelet et Fils et Tardy.

DATE DUE

4 weeks			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

BX1533 .P2D8
Gloires et merveilles de Notre-Dame des
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00048 0717